This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2459
V78Q5
1892

UC-NRLF
$B 15 099

YC 01718

EUGÈNE VERCONSIN

QUÊTE DOMICILE

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892

Prix : 1 fr. 75

QUÊTE A DOMICILE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 18 mai 1875.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

QUÊTE A DOMICILE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

EUGÈNE VERCONSIN

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PERSONNAGES

GONTRAN DE CHAMPVERSY. 28 ans.	M.	ACHARD.
UNE DAME QUÊTEUSE.	Mmes	LEGAULT.
BÉRENGÈRE DE CERNAY		DÉLIA.
DOMINIQUE, valet de chambre. 60 ans.	M.	MARTIN.

A Paris, de nos jours.

PQ2459
V78Q5
1892

QUÊTE A DOMICILE

Cabinet de travail. — Porte au fond; porte à gauche. — Cheminée à droite, avec du feu. — Bureau à gauche sur lequel se trouvent des journaux, des lettres cachetées et un vase de Chine rempli de lettres. — Causeuse à droite, près de la cheminée, faisant face au public. — Fauteuil en face.

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAN est assis sur la causeuse et lit. DOMINIQUE entre par le fond, des lettres à la main.

DOMINIQUE.

Le courrier de monsieur le comte.

GONTRAN.

Mettez-le là.

DOMINIQUE, après avoir déposé les lettres sur le bureau.

Faut-il préparer l'habit de monsieur le comte?

GONTRAN.

Ma redingote, que diable! Ce n'est pas moi qui me marie... (En riant. — Au public.) heureusement... (Dominique sort par la gauche.) Il n'est qu'onze heures, j'ai tout le temps d'ouvrir mon courrier, avant d'aller à la Madeleine, serrer la main à ce pauvre Lionel... (Il se lève.)

Hélas! que j'en ai vu mourir...

M733948

non, marier... de jeunes gens !... Il n'y a que mon mariage que je n'ai pas encore vu; et cependant j'ai... enfin, j'ai l'âge requis par la loi pour prendre femme... (Philosophiquement.) On a sa destinée. (Il s'asseoit près du bureau et commence à dépouiller sa correspondance.) Tiens ! un billet de deuil... Monsieur Frédéric Monclar... Je ne connais pas du tout. C'est très-curieux cela... mais il y a une quantité de gens à Paris, dont on ne fait connaissance que le jour de leur mort. (Il rejette la lettre, en prend une seconde dont il examine la suscription.) Une écriture de femme... j'aime mieux cela. (Lisant.) « Mon bon Gontran, je suis en » ce moment sans protecteur. » (Parlé.) Oh ! oh ! cet aveu dépouillé d'artifice... (Regardant la signature.) « Mandarine. » (Parlé.) Ah ! très-bien. (Reprenant.) « Je suis en ce moment » sans protecteur... » (Parlé.) Et elle ne met pas d'*s* à protecteur... Voilà une vraie faute d'orthographe. (Lisant.) « Votre ami Lafortelle m'a plantée là, le misérable ! » (Parlé.) Voilà un misérable que je comprends. (Lisant.) « J'ai » besoin de vingt-cinq louis pour aller à Monaco, tenter » la fortune, et compte sur vous pour me les prêter... » (Parlé.) Prêter ! (Il prend une troisième lettre et lit). « Monsieur, » madame Dutailly et moi, nous prenons la liberté de » vous prévenir que nous aurons l'honneur de nous pré- » senter chez vous, demain, dans la matinée... » (Parlé.) c'est-à-dire aujourd'hui... (Lisant.) « pour solliciter votre » charitable assistance... » (Parlé.) Encore !... (Lisant.) à la » fondation de la maison de refuge pour les femmes re- » penties... » (Parlé.) Ah ! non, non. Voilà la quatorzième quête que je subis depuis le commencement de l'hiver, c'est assez comme cela... Au panier. (Il jette la lettre dans le vase de Chine qui est sur son bureau et se lève.) D'ailleurs, puisque je donne aux femmes qui ne se repentent pas, je ne peux pas donner à celles qui se repentent; il faut être conséquent avec soi-même.

Dominique entre par la gauche.

SCÈNE II

GONTRAN, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

J'oubliais de demander à monsieur le comte s'il faut faire atteler ?

GONTRAN.

Pour aller à la Madeleine? non... Ah! Dominique, pendant mon absence, il viendra sans doute deux dames.

DOMINIQUE, surpris.

Deux?...

GONTRAN.

Oui, deux; vos étonnements sont déplacés. Elles vous demanderont si j'ai reçu une lettre m'annonçant leur visite pour une quête.

DOMINIQUE.

Ah!... c'est pour... Encore?

GONTRAN.

Vous dites?...

DOMINIQUE.

Monsieur le comte veut-il permettre à un vieux serviteur de la famille de faire une réflexion?

GONTRAN.

Voyons votre réflexion, monsieur Dominique.

DOMINIQUE.

Je trouve que monsieur le comte est vraiment trop bon; il devrait se déshabituer de donner comme ça à tout venant.

GONTRAN.

En vérité?

DOMINIQUE.

On est si souvent trompé en faisant la charité...

GONTRAN.

Que vous ne la faites jamais, vous?

DOMINIQUE.

Ah! jamais, monsieur le comte; c'est un principe chez moi.

GONTRAN, riant.

Eh bien! soyez satisfait, monsieur Dominique, je suivrai, pour aujourd'hui, vos détestables principes; vous direz à ces dames que j'ai le regret de ne pas donner à l'œuvre de la maison de refuge pour les femmes repenties.

DOMINIQUE.

Comme si les femmes se repentaient jamais!

GONTRAN.

En voilà assez.

DOMINIQUE.

Je me tais, monsieur le comte. (Prêtant l'oreille.) Il me semble que l'on a sonné.

GONTRAN.

Voyez...

Dominique sort par le fond.

GONTRAN, seul.

Serait-ce déjà madame... (Il reprend la lettre de quête.) madame Dutailly et sa collègue?... madame... madame...? Cette dame signe comme un ministre, de façon absolument illisible.

Dominique introduit une dame par la porte du fond.

DOMINIQUE.

Par ici, madame.

GONTRAN, à part, examinant la dame.

En tous cas, c'est une bien jolie femme. (Dominique sort par le fond. — Haut.) Veuillez vous donner la peine de vous asseoir, madame.

La dame s'asseoit sur la causeuse, Gontran s'asseoit sur le fauteuil qui est de l'autre côté de la cheminée.

SCÈNE III

GONTRAN, LA DAME QUÊTEUSE.

LA DAME.

Je vous prie de m'excuser, monsieur, si je me présente chez vous sans avoir l'honneur de vous connaître; vous avez dû recevoir une lettre de quête pour...

GONTRAN, lui montrant sa lettre, qu'il avait gardée.

Celle-ci ?

LA DAME.

Précisément. Alors vous savez...

GONTRAN.

Je sais, madame, mais...

LA DAME, vivement.

Madame Dutailly, ma collègue, devait m'accompagner, mais le malheur veut qu'elle soit souffrante ce matin. Je suis donc obligée de faire seule une démarche dont vous connaissez le but, monsieur, puisque...

GONTRAN.

Parfaitement, madame, mais j'ai le regret de vous informer que mon intention n'est pas...

LA DAME.

De concourir à l'œuvre de Saint-Joseph ?... Nous avons placé notre œuvre sous le patronage de Saint-Joseph.

GONTRAN.

C'est bien certainement un excellent choix que vous avez fait là ; mais j'ai si souvent concouru cet hiver...

LA DAME.

Que vous refusez de concourir, une fois de plus, à une fondation toute chrétienne et éminemment régénératrice ?

GONTRAN.

Je ne doute pas, madame, qu'elle ne soit tout ce que vous dites; mais...

LA DAME.

Voyons, monsieur, ne me faites pas trop regretter l'absence de madame Dutailly, qui vous aurait bien certainement gagné à notre cause.

GONTRAN.

Permettez...

LA DAME.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas madame Dutailly. Si vous l'aviez vue à notre dernière fête de bienfaisance! Son comptoir était littéralement pris d'assaut.

GONTRAN.

Son comptoir?

LA DAME.

Sans doute. Elle vendait de la bière, en costume de Hollandaise: chapeau Rubens, tunique ouverte et corsage avec guipure frissonnante, col ruché et tablier à bouillons. Vous voyez cela d'ici.

GONTRAN, à part, vaguement.

Vous parlez sans doute de la dernière vente du Grand-Hôtel?

LA DAME.

Précisément. Vous y étiez?

GONTRAN.

Je crois bien! J'avais douze sommations d'y venir. J'y ai même acheté pour trois cents francs de parfumerie; j'ai du savon pour le restant de mes jours.

LA DAME.

Moi, monsieur, j'y tenais la boutique des macarons.

GONTRAN.

Je regrette d'avoir négligé les macarons.

LA DAME.

Que n'ai-je assez d'éloquence pour vous persuader de donner à l'œuvre de Saint-Joseph la somme que vous auriez bien voulu consacrer aux macarons.

GONTRAN.

Mais je commence à croire que vous avez toute l'élo-

quence désirable pour.... d'abord, vous avez celle de la beauté...

LA DAME, se levant.

Monsieur...

GONTRAN, se levant.

Oh! pardon, madame, pour un pauvre petit compliment. Je voulais simplement dire que me voilà converti à l'œuvre des femmes repenties.

LA DAME.

A la bonne heure.

Elle tire son carnet de son manchon.

GONTRAN.

Et que je vous prie de m'inscrire au nombre de vos souscripteurs.

LA DAME.

Pour quelle somme?

GONTRAN.

Mais pour... mettons cent francs.

LA DAME, inscrivant.

Mettons cent francs... Tiens! moyennant cinquante francs de plus vous seriez fondateur.

GONTRAN.

Ah! ah! je serais fondateur...

LA DAME.

Moyennant cinquante francs de plus, d'une œuvre toute chrétienne et...

GONTRAN.

Éminemment régénératrice, comme vous venez de le dire.

LA DAME.

Comme je viens de le dire. A ce titre de fondateur sont d'ailleurs attachées plusieurs prérogatives: celle d'assister aux séances de la société, avec voix consultative.

GONTRAN.

Ah!

LA DAME.

Et même délibérative.

GONTRAN.

Et même délibérative?

LA DAME.

Privilége précieux!

GONTRAN, souriant et prenant dans sa poche de gilet un billet de cinq cents francs.

Allons, madame, veuillez donc me considérer comme fondateur et me rendre, je vous prie, sur ce billet de cinq cents francs.

Il lui donne le billet.

LA DAME.

Très-volontiers.

Elle prend le billet, le met dans son gant, puis va s'asseoir à droite du bureau et fouille dans sa bourse de quêteuse.

GONTRAN, à part.

Le moyen de résister à une aussi jolie femme?

LA DAME.

Ah bien! non. Je me trompais. Je n'ai pas assez de monnaie.

GONTRAN.

Je vais en faire chercher. (Il sonne à la cheminée. — A part.) Je la garderai plus longtemps.

LA DAME, toujours assise.

Ah! j'oubliais... à moins que vous ne désiriez être, non-seulement fondateur, mais administrateur de l'œuvre de Saint-Joseph.

Elle referme sa bourse.

GONTRAN.

Comment cela, madame?

LA DAME.

En souscrivant pour la totalité du billet.

GONTRAN.

Ah! oui! (A part.) Ah! non Elle devient indiscrète.

LA DAME, se relevant.

Vous le voyez, monsieur, je ne m'en tiens pas à la formule banale de la plupart de ces dames : *La plus légère offrande sera reçue avec reconnaissance.* Moi, j'ai le courage de l'indiscrétion, je demande le plus que je peux.

GONTRAN.

C'est vrai, madame, c'est même une justice à vous rendre. Mais je vous ferai remarquer qu'en ma qualité de célibataire... je suis encore célibataire...

LA DAME.

Ah!

GONTRAN.

Oui, j'aurais mauvaise grâce à administrer une... comment dirai-je? une... congrégation de personnes de l'autre sexe. Je m'en tiendrai donc à mon titre de fondateur, qui me semble déjà très-satisfaisant.

LA DAME.

Comme il vous plaira. Votre domestique tarde bien?

GONTRAN.

C'est une habitude chez lui; veuillez n'y pas faire attention. D'ailleurs, (Très-poliment.) vous ne me gênez nullement.

LA DAME.

Pardon, mais je suis fort pressée.

GONTRAN.

C'est différent. (Sonnant vigoureusement.) Cette fois, il se décidera. En attendant, vous seriez vraiment aimable de me donner quelques renseignements sur la maison de refuge dont me voilà fondateur. (Du geste il la prie de s'asseoir sur la chaise qui est à gauche du bureau. Il s'assoit à droite.) Vous devez comprendre que, lorsqu'on fonde quelque chose, on n'est pas fâché de savoir un peu ce que l'on fonde, et je ne sais pas encore...

LA DAME, fouillant dans son manchon.

Je puis faire mieux, je puis vous donner le rapport de notre première réunion générale.

Elle lui remet un papier.

GONTRAN.

Parfait.

GONTRAN, lisant.

« Nous, maire de la commune de Citry, certifions que » la nommée Virginie Godart, fille majeure, dont la con- » duite scandaleuse... » (Parlé.) Qu'est-ce que c'est que cela?

LA DAME.

Hein?

GONTRAN, riant.

Mais c'est un certificat de mauvaise vie et mœurs que vous m'avez donné là.

Il rejette le papier sur son bureau.

LA DAME, riant plus fort et se levant.

Ce sont les papiers d'une de nos futures pensionnaires. Je me suis trompée, monsieur.

GONTRAN.

Ah! très-bien. (A part.) Elle est distraite.

LA DAME.

J'ai pris le dossier de cette pauvre fille pour le rapport de la société; mais je vous le ferai remettre aujourd'hui même.

GONTRAN.

Je vous serai obligé.

LA DAME.

Mais votre domestique... Ah! je songe qu'il me reste quelques visites à faire dans cette maison. Je vais les terminer et...

GONTRAN.

Et vous reviendrez, vous aurez l'obligeance de revenir?

LA DAME.

Naturellement. (Le saluant.) Monsieur...

Elle se dirige vers la porte de gauche.

GONTRAN, au public.

Charmante! (S'apercevant de son erreur.) Pardon, madame, ce n'est pas... c'est ma ch... C'est par ici.

Il lui indique la porte du fond.

LA DAME.

Ah! (Elle remonte vers le fond. — A part.) Il est très-bien, ce jeune homme.

GONTRAN.

Décidément elle est distraite. (Ouvrant la porte du fond.) Vous permettez, madame.

Il va pour la reconduire, quand Dominique entre par la gauche.

DOMINIQUE.

Monsieur le comte a sonné?

GONTRAN, prêt à sortir, se retourne.

Ah! vous voilà, vous. Vous allez me changer... (Se souvenant.) Eh mais! (A la cantonade.) Madame! pardon, madame.

LA DAME, reparaissant près de la porte.

Que voulez-vous?

GONTRAN, riant.

Pardon, madame, mais je m'aperçois que vous avez oublié de me rendre le billet que...

LA DAME, vivement.

Ah! suis-je étourdie!

Elle retire le billet de son gant et le remet à Gontran.

GONTRAN, riant.

Une distraction.

LA DAME.

Impardonnable! (Riant.) Quelle opinion vous allez avoir de moi!

Elle ressort. Gontran la suit.

GONTRAN.

Ah! madame.

Ils disparaissent.

SCÈNE IV

DOMINIQUE, puis GONTRAN.

DOMINIQUE, seul.

C'est la première fois que je vois cette dame chez mon-

sieur le comte. Ce n'est pas la quêteuse qu'il attendait, puisqu'elles devaient être deux. Ça n'est pas non plus... (Riant.) puisqu'elle rend l'argent.

GONTRAN, rentrant par le fond.

Comment, quelle opinion? Mais je la trouve adorable! j'adore cette aimable étourderie. Elle croit avoir de la monnaie, quand elle n'en a pas; elle me remet des papiers... scandaleux, au lieu du rapport de la société; elle emporte mon billet de cinq cents francs, (Riant.) au risque de me donner d'elle l'opinion la plus fâcheuse. Décidément, elle est charmante. Elle pousse à la dépense, par exemple, mais quand le but est louable. (A Dominique.) Vous allez me changer ce billet de cinq cents francs.

DOMINIQUE.

Bien, monsieur le comte.

GONTRAN.

Si j'étais sorti quand cette dame reviendra, vous lui remettrez cent cinquante francs sur les cinq cents.

DOMINIQUE.

Comment! je lui remettrai?... Je croyais que monsieur le comte n'avait pas l'intention...

GONTRAN.

J'ai changé d'avis.

DOMINIQUE.

Ah! monsieur le comte a changé d'avis... Monsieur le comte veut-il permettre une réflexion à un vieux serviteur de la famille?

GONTRAN.

Ah! non, en voilà assez.

DOMINIQUE.

Je m'en vais, monsieur le comte. (A part.) C'est une maladie; la maladie des bonnes œuvres. (Il remonte la scène et s'arrête près de la porte du fond. — Haut.) C'est bien cent cinquante francs que...

GONTRAN.

Mais oui, allez donc,

DOMINIQUE, à part, en sortant par le fond.

Cent cinquante francs! C'est énorme, énorme.

SCÈNE V

GONTRAN, puis BÉRENGÈRE.

GONTRAN, seul, près de la cheminée.

Ah! les vieux serviteurs de la famille sont agaçants... dévoués, mais agaçants... Il faut pourtant que j'aille m'habiller. Il est bien ennuyeux le mariage de mon ami Lionel... j'aurais voulu revoir ma jolie quêteuse. Bah! si je me dispensais d'aller à la Madeleine? Lionel n'a pas rigoureusement besoin de moi pour... perpétrer la cérémonie nuptiale. (On frappe à la porte du fond.) Tiens! serait-ce déjà?... Entrez.

SCÈNE VI

BÉRENGÈRE, GONTRAN.

BÉRENGÈRE.

Madame la baronne de Cernay. Je m'annonce moi-même.

GONTRAN.

Eh! bonjour, petite sœur.

BÉRENGÈRE, s'approchant du feu.

Tu permets? La bise est glaciale dans ton escalier.

Elle s'assoit près de la cheminée.

GONTRAN, debout, appuyé sur la causeuse.

Je crois bien. Qui me vaut le plaisir de ta visite?

BÉRENGÈRE.

Mais... ma voiture passait sous tes fenêtres. Je vais prendre madame de Rieux pour aller avec elle au ma-

riage de ton ami Lionel. Encore un jeune homme qui te donne le bon exemple.

GONTRAN.

Oh! bon exemple! Lionel fait comme tant d'autres, un mariage... d'imitation. Il saute parce que les autres ont sauté. Grand merci de ces mariages moutonniers.

BÉRENGÈRE.

J'aurais pourtant de charmantes femmes à te proposer; d'abord une de mes amies du Sacré-Cœur, que j'ai retrouvée, cet été, aux bains de mer, madame de Préval, une adorable veuve.

GONTRAN.

Bien obligé. Ta veuve, ma chère, a un défaut irrémédiable.

BÉRENGÈRE.

Et lequel?

GONTRAN.

Son mari, parbleu.

BÉRENGÈRE.

Puisqu'il est mort.

GONTRAN, redescendant la scène.

Mais il ne l'a pas toujours été, (Au public.) et, dans la comédie du mariage, moi, j'aime bien les premières représentations.

BÉRENGÈRE, venant le rejoindre.

Laisse-moi seulement te présenter à elle.

GONTRAN.

Non pas. D'abord j'ai horreur de ces entrevues officielles, où chacun des... condamnés s'empresse de mettre ses qualités en lumière et ses défauts sous le boisseau, quitte à remettre les choses en place le lendemain de la... catastrophe.

BÉRENGÈRE.

Mais qu'est-ce qu'il dit là?

GONTRAN.

Je dis que j'aime, en toutes choses, l'initiative person-

nelle; je dis que je ne comprends le mariage que si un peu d'imprévu, de pittoresque, vient l'accidenter; je dis... (Il regarde sa montre.) je dis queje vais m'habiller, car l'heure s'avance.

BÉRENGÈRE.

Adieu donc, monsieur de... l'Imprévu.

Elle se rapproche du bureau.

GONTRAN.

Au revoir, puisque nous devons nous retrouver à la Madeleine... Mieux encore : tu devrais aller chercher ton amie et venir me reprendre.

BÉRENGÈRE.

Tu ne mériterais guère...

GONTRAN.

Je sais bien, mais tu es si bonne! (A part.) Etj'aurai le temps de revoir ma gentille quêteuse.

Il gagne la porte de gauche.

BÉRENGÈRE, près du bureau, regardant le certificat de Virginie Godard.

Tiens! qu'est-ce c'est que ça ? Tu connais donc des dames de conduite scandaleuse?

GONTRAN.

Plaît-il? Ah! c'est un papier oublié par une dame quêteuse qui sort d'ici.

BÉRENGÈRE, incrédule.

Une dame quêteuse?

GONTRAN.

De l'œuvre de Saint-Josph encore! Ah!

BÉRENGÈRE, vivement.

Pour les femmes repenties?

GONTRAN, revenant près de Bérengère.

Justement. Tu connais l'œuvre?

BÉRENGÈRE.

Je crois bien. J'y ai souscrit.

Elle rit.

GONTRAN.

Alors pourquoi ris-tu? Il n'y a rien de drôle à souscrire.

BÉRENGÈRE.

Je ris, parce que ta quêteuse me rappelle une mésaventure arrivée à madame de Rieux. Imagine-toi qu'elle a été volée, oh! mais volée comme dans un bois, par une fausse dame de charité.

GONTRAN, riant.

Allons donc!

BÉRENGÈRE.

Cela arrive... Une très-habile personne, à ce qu'il paraît, jouant la femme du monde à tromper la plus clairvoyante d'entre nous, et qui se disait précisement dame quêteuse de l'œuvre des femmes repenties.

GONTRAN.

Tiens! tiens!

BÉRENGÈRE.

Une chose pourtant aurait dû mettre ma pauvre amie en défiance : sa quêteuse n'avait pas les papiers, le certificat, que sais-je? que ces dames quêteuses présentent toujours aux personnes qu'elles visitent. Elle les avait oubliés, disait-elle... Comme c'était croyable!

GONTRAN.

En effet, ça n'était pas... Alors ces dames quêteuses présentent toujours?... La mienne ne m'a rien présenté du tout. Il est vrai que je ne lui ai rien demandé.

BÉRENGÈRE, riant.

Vas-tu donc t'imaginer?...

GONTRAN.

Oh! je suis à mille lieues de penser... Une si charmante femme! Je dis seulement que ma quêteuse, à moi, était aussi très-habile. Grâce à elle, je suis souscripteur, je suis fondateur de l'œuvre des femmes repenties. Es-tu fondatrice, toi?

BÉRENGÈRE.

Moi? non.

GONTRAN.

Moi, je suis fondateur... Un peu plus, j'étais même élevé au grade, beaucoup plus dispendieux, d'administrateur.

BÉRENGÈRE, riant.

Enfin, ta quêteuse faisait son métier en conscience.

GONTRAN.

Ah oui!... Et, malgré cela, étourdie!... poussant l'étourderie jusqu'à m'emporter un billet de cinq cents francs.

BÉRENGÈRE.

Ah!

GONTRAN, à part, cessant de rire.

C'est vrai, cela; elle emportait mes cinq cents francs, et, si j'étais un esprit inquiet... je ne le suis pas, mais si je l'étais, je pourrais concevoir d'étranges soupçons.

BÉRENGÈRE.

Que marmottes-tu là?

GONTRAN.

Rien... (Il remonte près du bureau.) Eh bien! si! je dis que toutes ces prétendues bonnes œuvres sont parfois abusives et sujettes à discussion.

BÉRENGÈRE.

Fi! monsieur.

GONTRAN, montrant son vase de Chine et en maniant le contenu.

Je dis que toutes ces lettres de quête, cartes de vente au profit des pauvres, billets de concert, billets de loterie, etc., etc., dont voici une jolie collection, comme tu vois, cachent souvent dans leurs plis autant de vanité que de charité.

BÉRENGÈRE.

Eh bien?

GONTRAN.

Vanité de madame la quêteuse, qui s'intéresse moins à

l'œuvre qu'elle patronne qu'à la secrète satisfaction d'apporter à la présidente de l'œuvre une somme plus forte que sa collègue.

BÉRENGÈRE.

Vanité de monsieur le souscripteur, qui passerait peut-être à côté d'une infortune, sans songer à lui porter secours, mais qui se garderait de refuser son offrande à madame la marquise de... trois étoiles.

GONTRAN.

Parfaitement vrai.

BÉRENGÈRE.

D'où je conclus que la vanité humaine est le meilleur garant de la charité.

GONTRAN.

Et qu'il n'y a pas de mal à l'exploiter... Tu as peut-être raison.

BÉRENGÈRE.

J'ai toujours raison avec toi... même quand je veux te marier.

GONTRAN.

Encore!... je me sauve.

Courant vers la porte de gauche.

BÉRENGÈRE.

Voyons!

GONTRAN.

Je me sauve.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

BÉRENGÈRE, seule.

Mon Dieu! que les hommes sont bêtes! En voilà un qui n'a qu'à me laisser faire pour être l'heureux époux de la plus charmante femme que je connaisse, et il refuse son

bonheur! Il aime mieux faire une sottise, car il la fera j'en réponds, avec son besoin de pittoresque et d'imprévu (Elle se rapproche de la cheminée et remet sa voilette devant la glace.) Enfin!

Dominique entre par le fond.

SCÈNE VIII

BÉRENGÈRE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Monsieur le comte... (Apercevant Bérengère.) Ah! je demande pardon à madame la baronne. J'ignorais que madame la baronne fût chez monsieur le comte, son frère.

BÉRENGÈRE.

Que voulez-vous, Dominique?

DOMINIQUE.

C'était une dame qui demandait à parler à monsieur le comte.

BÉRENGÈRE.

Encore une dame! (A part.) à cette heure matinale! Gageons que voilà l'obstacle au mariage de monsieur mon frère. C'est odieux cela, de ne pouvoir faire visite à ces abominables célibataires sans s'exposer... C'est que je ne tiens pas du tout à la rencontrer. (A Dominique.) Cette dame est dans le salon?

DOMINIQUE.

Oh! je l'ai congédiée, madame la baronne.

BÉRENGÈRE.

Comment? vous l'avez?...

DOMINIQUE.

C'était encore une de ces dames quêteuses qui importunent sans cesse monsieur le comte. Je lui ai dit que monsieur le comte était sorti.

BÉRENGÈRE.

Vous savez qu'il est là?

Elle indique la porte de droite.

DOMINIQUE.

Oui, madame la baronne, mais j'ai lieu de croire que j'étais dans les intentions de monsieur le comte, en renvoyant cette dame.

BÉRENGÈRE.

Vous ferez bien de le lui demander.

DOMINIQUE.

Bien, madame la baronne.

Bérengère sort par le fond. Dominique va frapper à la porte de gauche.

SCÈNE IX

DOMINIQUE, GONTRAN, entrant par la gauche, son chapeau sur la tête.

GONTRAN.

Ah! que voulez-vous?

DOMINIQUE.

Voici d'abord la monnaie de monsieur le comte.

GONTRAN.

C'est bien.

Il jette les billets dans le tiroir de son bureau.

DOMINIQUE.

Et puis, je crois devoir prévenir monsieur le comte qu'il est venu une seconde dame.

GONTRAN.

Hein?

DOMINIQUE.

Pour quêter.

GONTRAN.

Encore!... Ah ça, mais il pleut donc des dames quêteuses aujourd'hui?

DOMINIQUE.

C'est le mot : monsieur le comte a trouvé le mot. Aussi ai-je dit à cette dame que monsieur le comte était sorti.

GONTRAN.

Très-bien. Lui avez-vous demandé son nom?

DOMINIQUE.

Oui, monsieur le comte. Madame Dutailly.

GONTRAN.

Dutailly! vous êtes sûr?

Il ôte son chapeau et reprend la lettre de quête qu'il examine.

DOMINIQUE.

Parfaitement.

GONTRAN.

Elle n'est donc pas souffrante?

DOMINIQUE.

Souffrante?... Mais non, monsieur le comte; cette dame paraît même jouir d'une santé florissante.

GONTRAN, à part.

Voilà qui est singulier; que me chantait donc l'autre? (Haut.) Et vous l'avez laissé partir?

DOMINIQUE.

J'ai même... favorisé son départ.

GONTRAN.

Vous avez fait une sottise, morbleu!

DOMINIQUE, désorienté.

Ah! mais, à l'instant même, monsieur le comte voulait bien me féliciter...

GONTRAN.

Je vous répète que vous êtes un maladroit. J'avais le plus vif désir de voir cette dame.

DOMINIQUE.

Je puis alors donner satisfaction à monsieur le comte, en l'informant que cette dame doit revenir.

GONTRAN.

Que ne le disiez-vous?... Quand cela?

DOMINIQUE.

Quand elle aura terminé certaines visites qu'elle a à faire dans la maison.

GONTRAN, à part.

Bravo ! (Haut.) Surtout retenez-la, cette fois... Vous feriez même bien de tâcher de la rejoindre; vous l'avertirez que je suis de retour. Allez.

DOMINIQUE.

Il suffit... (Il fait quelques pas et s'arrête.) Mais auparavant, si monsieur le comte voulait permettre...

GONTRAN.

Une réflexion à un vieux serviteur... ah! non, non.

DOMINIQUE.

Monsieur le comte fait erreur; je me permettais simplement de lui demander s'il avait remarqué, dans le *Figaro* de ce matin...

GONTRAN.

Je ne l'ai pas lu.

DOMINIQUE.

Moi, je l'ai lu.

GONTRAN.

Avant moi, naturellement. Et que dit le *Figaro?*

Il prend le journal et l'ouvre.

DOMINIQUE, lui montrant le passage.

Là, monsieur le comte, troisième colonne : — « Nous croyons devoir prévenir, » etc...

GONTRAN, lisant.

« Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs qu'une » aventurière, se disant dame quêteuse de l'œuvre des » femmes repenties, exploite en ce moment le faubourg » Saint-Germain et a déjà fait de nombreuses victimes. » (Parlé.) Ma sœur avait raison. (Lisant.) « On assure que cette » habile voleuse est fort jolie, » (Parlé.) Singulière coïncidence! (Lisant.) « blonde, » (Parlé.) Elle est blonde. (Lisant.) » et d'assez grande taille. » (Parlé.) Je n'ai pas bien re-

marqué... Dominique, trouvez-vous que la dame qui était ici tout à l'heure soit petite ou grande?

DOMINIQUE, se consultant.

Eh! eh! monsieur le comte... pourtant... c'est-à-dire qu'en comparaison d'une grande femme, c'est une petite femme; mais, en comparaison d'une petite femme, c'est une grande femme.

GONTRAN.

Je vous remercie du renseignement... (A part.) Imbécile! (Haut.) Faites ce que je vous ai dit.

DOMINIQUE.

Oui, monsieur le comte.

Il sort par le fond.

SCÈNE X

GONTRAN, seul.

Morbleu! il y a là un mystère dont j'aurai le dernier mot. Je suis impatient de mettre en présence ma prétendue quêteuse et sa collègue... sa collègue qu'elle disait souffrante, et qui se porte à ravir. (Moment de silence, il marche.) Voyons donc, voyons donc : est-ce que cette petite dame qui entendait si bien son métier, comme disait ma sœur, qui m'emportait étourdiment, négligemment, un billet de cinq cents francs, qui déclare les gens malades quand ils sont en parfaite santé, serait... Parbleu! c'est l'aventurière de madame de Rieux...

Dominique ouvre la porte du fond et introduit la dame quêteuse.

DOMINIQUE.

Veuillez entrer, madame.

GONTRAN, à part.

Elle!

DOMINIQUE, bas à Gontran.

Dois-je toujours aller à la recherche de l'autre quêteuse ?

GONTRAN, bas.

Plus que jamais.

Dominique sort.

SCÈNE XI

GONTRAN, LA DAME QUÊTEUSE.

LA DAME.

C'est encore moi, monsieur.

GONTRAN

Je vous attendais, madame.

Moment de silence. — La dame prépare sa bourse et finit par la tendre à Gontran.

LA DAME.

Je vous serai reconnaissante de vouloir bien me remettre la petite somme que... la petite somme dont... la petite somme...

GONTRAN.

Certainement, madame, mais auparavant, je vous ferai remarquer — oh! un simple détail, — que nous avons négligé, vous, de me communiquer, moi, de vous demander le certificat qui vous autorise...

LA DAME.

Mais je l'ai oublié.

GONTRAN, à part.

Oublié! c'est elle!

LA DAME.

Comme j'ai oublié le rapport de la société! (Riant.) J'ai tout oublié aujourd'hui.

GONTRAN.

Tout oublié! (A part.) Est-ce assez clair, mon Dieu!

LA DAME.

Ah! je vous préviens, monsieur, que si vous n'avez pu vous procurer de la monnaie, j'ai maintenant toute celle que vous pouvez désirer.

GONTRAN, à part.

Naturellement, elle vient de dévaliser les étages supérieurs. (Haut.) Puisque vous le voulez bien, j'aurai en effet recours à vous.

LA DAME, s'asseyant à droite du bureau et préparant sa monnaie.

Très-bien.

GONTRAN, en face d'elle. — A part.

Je veux pousser l'aventure jusqu'au bout.

LA DAME, rangeant ses billets et pièces de monnaie sur le bureau.

Vous désiriez, je crois, de la monnaie de cinq cents francs, sur lesquels vous vouliez bien me remettre cent cinquante francs; c'est donc trois cent cinquante francs que j'ai à vous rendre.

GONTRAN.

Très-exact. (A part.) Une si charmante femme se livrer à une pareille industrie! C'est navrant.

LA DAME.

Vous dites?

GONTRAN.

Moi, rien... (Il s'assoit en face d'elle.) Quêtez-vous souvent, madame?

LA DAME.

Oh! pas assez souvent.

GONTRAN.

Pas assez... (A part.) Ah! charmant.

LA DAME.

Je ne crois pas avoir quêté depuis... cet été, aux eaux.

GONTRAN.

Ah! vous exercez aussi... Pardon, vous étiez aux eaux, cet été?

LA DAME.

J'y vais tous les ans faire mes provisions de santé, pour l'hiver.

GONTRAN.

De santé! vous ne paraissez pourtant pas avoir besoin...

LA DAME.

Oh! malgré mon docteur, qui prétend que je valse trop aux eaux, comme si l'on valsait jamais trop... au profit des pauvres surtout, malgré l'abbé...

GONTRAN.

L'abbé?

LA DAME.

Mon directeur, qui est de l'avis du docteur.

GONTRAN, à part.

Ah! c'est par trop d'effronterie. (Haut.) Pardon, madame; madame Dutailly, votre collègue de l'œuvre des femmes repenties...

LA DAME.

Eh bien?

GONTRAN.

Eh bien! elle est venue chez moi.

LA DAME.

C'est impossible, monsieur, puisqu'elle est malade.

GONTRAN.

Malade!... des gens bien informés prétendent qu'elle est florissante de santé.

LA DAME.

Quelle mauvaise plaisanterie! Je l'ai trouvée au lit, il n'y a pas une heure.

GONTRAN.

Et ce matin votre lettre m'annonçait sa visite?

LA DAME.

Mais je vous ai écrit hier soir, lorsque j'ignorais encore l'état de madame Dutailly.

GONTRAN, avec ironie.

Oui, oui, c'est juste... Vous m'avez écrit hier soir, lorsque vous ignoriez... Vous avez réponse à tout, et ma sœur avait raison : vous êtes fort habile.

LA DAME, se levant, étonnée.

Vous dites ?

GONTRAN, lui prenant la main et la menant sur le devant de la scène.

Je dis, madame, qu'il est triste de voir tant de jeunesse, de beauté, de distinction même, car vous êtes très-distinguée, malheureuse enfant...

LA DAME.

Eh bien?

GONTRAN.

Mises au service du mensonge et de la fraude!

LA DAME.

Du mensonge?

GONTRAN.

Tenez, tout à l'heure, pendant que vous parliez, que vous me contiez vos histoires, je vous regardais, je vous contemplais, et j'étais navré, oui navré, en songeant que ce gracieux visage, que ces traits angéliques, ce regard candide et doux comme celui d'un enfant, peuvent cacher des abîmes de perversité.

LA DAME, éperdue.

O mon Dieu!

GONTRAN.

Et les poëtes qui prétendent que le visage est le miroir de l'âme. Les imbéciles !

LA DAME.

Laissez-moi sortir.

GONTRAN, lui barrant le chemin.

Non pas. Vous voyez bien que je sais tout, que j'ai tout deviné, que madame Dutailly elle-même va vous apprendre que nous ne sommes vos dupes ni l'un ni l'autre.

LA DAME.

Madame Dutailly! elle est donc ici? Je veux la voir, monsieur, lui parler...

Bruit au dehors.

GONTRAN.

Parbleu! madame, vos désirs vont être exaucés. On vient de ce côté. (Ironiquement.) Votre collègue, sans doute...

La porte du fond s'ouvre, Bérengère entre.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BÉRENGÈRE.

BÉRENGÈRE.

Me revoilà, moi. (A Gontran.) Tu m'as si bien fait bavarder que j'ai manqué madame de Rieux.

GONTRAN.

Ah! il s'agit bien...

LA DAME, apercevant Bérengère.

Bérengère!

BÉRENGÈRE.

Mathilde!

GONTRAN, à part.

Elles se connaissent!

LA DAME, courant à Bérengère.

Ah! sauve-moi.

BÉRENGÈRE.

Hein!... que se passe-t-il donc ici? (A Mathilde.) D'abord, comment se fait-il que je te trouve chez mon frère?

MATHILDE.

Monsieur est ton frère?

BÉRENGÈRE.

Comment? tu dois bien le savoir, puisque tu es chez lui.

MATHILDE.

J'ignorais... j'étais venue chez monsieur pour quêter.

BÉRENGÈRE.

Hein!... c'était... (Avec effusion.) Ah! chère petite!

MATHILDE.

Tu sais, pour l'œuvre des femmes repenties?

BÉRENGÈRE.

Sans doute... Après?

MATHILDE.

Et monsieur, qui m'avait fort bien reçue d'abord, vient tout à coup...

BÉRENGÈRE.

Tout à coup?

MATHILDE.

De me dire des choses...

BÉRENGÈRE.

Quelles choses?

MATHILDE.

Ah! c'est affreux! affreux!

Elle se laisse aller dans les bras de Bérengère, qui la fait asseoir près de la cheminée.

GONTRAN, à part.

Me voilà bien, moi, me voilà bien.

BÉRENGÈRE.

Viens, chère Mathilde... Mais elle va se trouver mal. (A Mathilde.) Prends mon flacon, ma chérie. (Elle lui donne son flacon, revient vers Gontran et lui dit bas.) Ah ça! monsieur, est-ce que vous auriez manqué à mon amie?

GONTRAN, bas.

As-tu perdu la tête?

BÉRENGÈRE.

Parle alors.

GONTRAN.

Que veux-tu que je te dise? Je ne sais plus, moi, je ne comprends plus. J'avais cru... je m'étais imaginé... parce qu'il est venu une seconde dame de charité... après ton départ, et, comme ton amie prétendait qu'elle était souffrante... pas elle, l'autre... alors... Je ne sais plus ce que je dis... Toi-même, parbleu! tu avais jeté le soupçon dans mon esprit avec tes histoires de fausse quêteuse...

BÉRENGÈRE, montrant Mathilde.

Comment! est-ce que tu aurais cru...

Dominique entre rapidement par le fond.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Ah! monsieur le comte!

GONTRAN, vivement.

Qu'est-ce encore?

DOMINIQUE.

Je demande pardon à monsieur le comte d'entrer si brusquement. Mais s'il savait ce qui se passe dans la maison! un scandale, monsieur le comte! Le commissaire de police est là.

MATHILDE, reprise de peur, à part.

Ciel!

DOMINIQUE.

On vient d'arrêter une fausse dame de charité.

GONTRAN.

Vous dites?

DOMINIQUE.

Cette dame que j'avais eu l'intelligence de congédier, il paraît qu'elle prenait le nom d'une dame malade, madame Dutailly.

GONTRAN.

Assez, je comprends tout.

DOMINIQUE.

Avais-je raison de mettre monsieur le comte en garde contre toutes ces mendiantes!...

GONTRAN, bas.

Tais-toi, malheureux!

DOMINIQUE, abasourdi.

Comment! mais... je... puisque...

GONTRAN.

Va-t'en, va-t'en.

DOMINIQUE, sortant.

Je n'y comprends plus rien du tout.

SCÈNE XIV

GONTRAN, MATHILDE, BÉRENGÈRE.

GONTRAN, à Mathilde.

Madame, je suis un misérable fou, indigne de votre pitié.

MATHILDE, se levant.

Emmène-moi, Bérengère.

BÉRENGÈRE.

Ma chère Mathilde, tu vois combien mon frère est désespéré, confus d'une méprise... dont il n'est peut-être pas seul responsable.

MATHILDE.

Mon Dieu! je sais bien qu'il y a un peu de ma faute dans ce qui vient d'arriver, puisque j'ai commis étourderies sur étourderies, puisque j'ai oublié...

BÉRENGÈRE, souriant.

Tous tes papiers. Alors tu permettras à ce grand coupable de venir... (Mouvement de refus de Mathilde.) Oh! plus tard, bien plus tard... (Contran la tire par la robe. Bas à Contran.) — la semaine prochaine — (A Mathilde.) implorer ton pardon.

MATHILDE.

Tu sais bien, toi, que je suis dame de charité.

GONTRAN, s'agenouillant presque devant Mathilde.

Ah! madame.

MATHILDE.

Maintenant, partons.

Elle va reprendre son manchon et ses gants.

GONTRAN, à Bérengère.

Et j'ai pu méconnaître la plus ravissante, la plus adorable femme, ton amie enfin!

BÉRENGÈRE, bas.

Que tu refusais même de voir, sous prétexte que tu voulais que le pittoresque, l'imprévu... Eh bien! mais le voilà, l'imprévu que tu cherchais.

GONTRAN.

Que veux-tu dire?

BÉRENGÈRE, lui présentant Mathilde qui est prête et qui l'attend.

Madame de Préval, mon amie du Sacré-Cœur.

GONTRAN.

Ah! madame!

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 10848-11-03.

RETURN TO: CIRCULATION DEPARTMENT
198 Main Stacks

LOAN PERIOD Home Use	1	2	3
	4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS.
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW.

U.C. BERKELEY
SENT ON ILL
FEB 03 2005
3 MONTH LOAN

FORM NO. DD6
50M 4-04

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
Berkeley, California 94720–6000

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER

Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.